Les plaidoieries du hibou

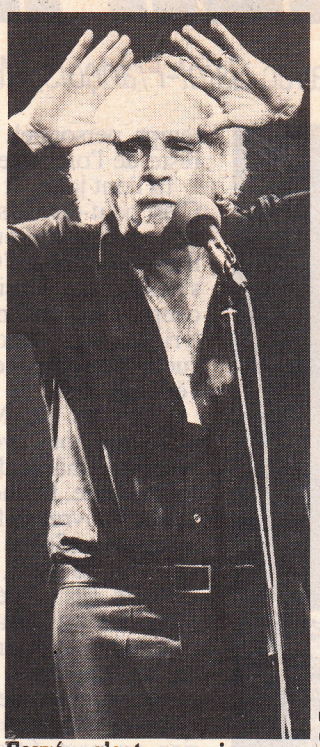
Il est encore là, le vieux Léo, avec l'*Opéra des rats :* il le raconte et le chante lui-même en dirigeant l'Orchestre de Milan. Et l'*Opéra du pauvre,* dont il a écrit les dialogues rugissants. Et, en projet, un disque pour enfants.

La Nuit est accusée de meurtre, sur la personne de l'ombre. Elle est conduite devant le tribunal par les canards-gendarmes. Le président du tribunal, le corbeau, l'avocat général, le coq, la soumettent à un feu roulant de questions. Le greffier (un chat évidemment) note. Les assesseurs, les pies, se taisent. C'est très dur pour elles. L'avocat de la défense, le hibou, fourbit sa plaidoirie. Les témoins de la défense défilent. Il y a Calva, le patron de bar, qui « fait » la nuit depuis vingt ans, alors pensez s'il la connaît. Et d'autres amoureux de la nuit, d'autres noctambules : la religieuse cloîtrée, les « professionnelles », le joueur, le poète, la baleine bleue, la rose, la bougie, Miseria, la mort...

Bien sûr, la nuit sera acquittée. Ce n'est pas dit dans l'histoire, mais le hibou plaide si bien ! Ça dure toute une face de disque, ça s'appelle « *Cadence, aria, passacaille et variations pour violon et orchestre* » et c'est joué par Giuseppe Magnani, le violon solo de l'Orchestre de Milan.

Oui. Parce que cette histoire, c'est Léo Ferré qui la raconte, la dialogue, la chante, tient tous les rôles de la distribution, et dirige en même temps l'Orchestre symphonique de Milan. Qu'il connaît bien, pour avoir déjà enregistré plusieurs disques avec lui. Là, ils en ont fait quatre d'un coup, et intitulé l'ensemble *L'Opéra du pauvre* (1). Parce que c'est un tout petit opéra. Parce que Ferré fait tout lui-même, quasiment. Parce qu'il a déjà des titres de chansons qui parlent de nuit : il fallait varier.

Cette nuit-là, celle de l'opéra, dormait dans les cartons de Ferré depuis 56. Depuis qu'il avait proposé l'idée de ce procès à Roland Petit qui lui demandait un ballet. Ferré le lui a écrit, son ballet, qui a été joué avec deux autres à Paris il y a vingt-sept ans, donc. « *A la couturière, tout le monde pleurait, à la générale, la presse m'a éreinté. Petit m'a dit de couper dans mes trente-huit minutes de musique. « Vous savez, Stravinski le fait ! — Mais je ne suis pas Stravinski, et vous n'êtes pas Diaghilev », je lui ai dit en reprenant mes partitions.* »...



P. Terrasson

Ferré, c'est cosmique.

Ferré a quand même un souvenir royal de cette désastreuse première parisienne. Il était tout seul dans sa loge. Il avait un gros chagrin. On lui avait coupé les ailes. Et quelqu'un est entré, l'a serré dans ses bras, est reparti. C'était Chaplin.

Ferré a des souvenirs, comme ça, qui lui font profit. Ainsi, enfant, il chantait à la cathédrale de Monaco, en qualité de soprano. Il chantait, entre autres, *O vos omnes,* de Tomas Luis Da Victoria. Œuvre sur laquelle, dans ses concerts, Ferré dit *Le Chien.* Œuvre qu'il a encore retranscrite, dans *L'Opéra du pauvre,* pour les témoignages de la cloîtrée et des professionnelles — avec, pour ces dernières, un rythme nettement reggae.

Le repaire lyrique de Ferré est, comme ça, plein de repères. On déniche aussi, dans cet opéra, un thème musical qu'il avait composé naguère pour un film hongrois... *L'Opéra du pauvre* est un collage de souvenirs — d'enfance, d'archives. Une nouvelle déclaration d'amour, défense et illustration de sa belle amie la nuit. Songe d'une nuit d'été, ou d'automne, à Sienne où le poète vit, écrit, rêve.

Et *L'Opéra des rats ?* Celui-là, c'est l'autre versant de l'obsession poétique de Ferré. Après l'hymne à la nuit, l'opéra des gueux. L'idée n'est pas de Ferré, mais de Richard Martin, ami du poète, homme de théâtre, qui a conçu cette pièce et la met en scène à Marseille (2). Martin a demandé à Ferré d'en faire les dialogues. « *Et me voilà l'heureux père de deux opéras !* ».

Malgré son titre, il n'y a pas dans cet opéra-là l'aimable bestiaire de l'autre. Les rats, ce sont des fous, des poètes, des paumés qui vivent sur une décharge publique, et se battent à coup de rêves contre leur misère et leur exil. Ici, pas de musique symphonique, mais un rock synthétique dû au groupe Leda Atomica (3). Dont la chanteuse, Leila Do — « look » et voix entre Altaï, Hagen et Lovitch — scande tout le spectacle.

La mise en scène est ample, inspirée, les décors et les éclairages mêlent ocres brueghéliens, touches fauves, rouge et noir des rêves fous, gris fer de la réalité. C'est comme une large respiration onirique qui monte de la boue aux étoiles.

Mais les comédiens ont dû avoir un mal de chien à se mettre en bouche le texte de Ferré. Plus fait pour être rugi, de préférence par l'auteur (encore que Richard Martin le dise remarquablement bien) que pour être joué. Emettez cette réserve devant le metteur en scène, il la balaiera d'un « *Ferré, c'est cosmique* », admiratif et admirable.

Et puis après, Ferré ? Quel autre grand œuvre ? Vous ne devinerez jamais : un disque pour enfants. « *Ah ! Ça, ça me travaille. Ce sera peut-être un double, un triple album !* »

C'est ça : ne perdons pas le plaisir des chants — fleuves, des souffles immenses du vieux lion. Ciao monsieur Ferré, en partance pour Sienne. A bientôt d'autres « *cris d'amour* » mêlés aux « *sanglots de la nuit* »...

Anne-Marie Paquotte

(1) « L'Opéra du pauvre » (RCA).
(2) Théâtre Toursky, 22 rue Edouard Vaillant. Tél. : (91) 02-58-35, 21 h, jusqu'au 10 décembre.
(3) On pourra voir Leda Atomica en concert dans ce même théâtre, les 12 et 13 décembre.

Télérama du 10 au 16 décembre 1983